

VOIX D'ACCÈS

LE POETE. J'aime à vous voir travailler, dans l'atelier aux précieuses senteurs. Au commencement, il y a le grand éblouissement de la toile blanche, cette pureté à laquelle vous attendez...

LE PEINTRE. ..Hélas ! Mais il n'est, pour l'homme, d'œuvre à ce prix. Dieu seul engendra sans déflorer, et seul il mit de la lumière sur les ténèbres. Quant à nous, nous disposons nos ombres sur sa lumière... le moins imparfaitement que possible, voilà tout. Heureux sommes-nous lorsque la souillure est féconde.

LE POETE....Et puis viennent les taches, les couleurs. Commencent les âpres jeux de la lumière et des ombres, et l'impatiente négociation du pinceau pour trouver une issue. Comme l'abeille affolée sur une vitre, il va, il vient, se pose ici, puis là-bas, et revient puis repart, et retourne... Il semble se débattre sur la toile ainsi que s'il se voulait sortir d'un mauvais pas...

LE PEINTRE. ...Le premier! Commencer fut l'erreur. Toute la suite ne vient que pour réparer ma faute initiale. Au mieux, la faire pardonner. Au pis: la compenser par celles qui lui succèdent. C'est ainsi que marche l'homme, en rattrapant sa chute par d'autres chutes.

LE POETE. Ce ne sont tout d'abord que masses que discipline le pinceau, chaos qu'il s'efforce peu à peu d'organiser, rumeur qu'il articule, forces, souvent adverses, qu'il lui faut canaliser, orienter, soumettre...

LE PEINTRE. Soumettre ? Sans doute, mais à quoi ? A un ordre que j'ignore, à une nécessité secrète qui ne se manifesterait clairement que le tableau achevé, lorsque sera venu le moment de l'identifier, de le nommer. Alors seulement, reconnaissant Suzanne et les Vieillards ou la Nativité, je connais le dessein qui présida au dessin.

LE POETE. C'est pourquoi sans doute, les formes donnent l'impression de s'acheminer d'elles-mêmes **leur clarté et leur nécessité, comme par l'effet de quelque progressive et intérieure coagulation ou cristallisation. Insensiblement, touche après touche, l'initial et confus amas se constitue en rapport de forces, ce rapport en équilibre, cet équilibre. sh harmonie, cette harmonie en figures et ces figures en êtres. Au long de votre travail, rien ne s'ajoute, mais tout se creuse, se structure, s'affirme, et spontanément dirait-on, sans que soient apparentes jamais les lois sévères auxquelles vous assujettissez ce cosmos. De même le monde se construit-il devant des yeux éblouis, au sortir d'un long séjour dans l'obscur.

LE PEINTRE. Au sortir de la Caverne... A l'aveuglement succède, à mesure de l'accommodation, la mise en place des valeurs, l'installation des couleurs, l'apparition des formes, leur affermissement et leur définition enfin. C'est bien ainsi que je peins. LE POETE. C'est également ainsi que, même à qui les découvre achevés, se révèlent vos tableaux. Peu à peu. Comme si les images n'en parvenaient à leur plénière définition que sous l'effet de notre vue, à mesure de notre attention. Chacun d'eux semble ainsi contemporain du regard qui s'y attarde. Ils naissent avec lui.

LE PEINTRE. Le spectateur est assurément nécessaire. Il est actif.

LE POETE. Mais vous lui apportez la beauté.

LE PEINTRE. Détrompez vous, je la provoque tout au plus. En vérité, la beauté n'est pas davantage dans l'œuvre d'art que la brûlure n'est dans le feu. Et l'œuvre même n'est pas plus dans le tableau que le feu n'est dans l'allumette. Il y faut le contact. L'œuvre d'art est signe de reconnaissance. Elle est symbole, comme ce fragment de billet dont la réunion à sa moitié manquante permettra à deux personnes de se reconnaître après une longue absence. La beauté est la valeur du billet entier. Je n'en apporte qu'une moitié.

LE POETE. Mais quelle est l'autre? Tout symbole est signe brisé, témoignage d'une perte, d'une déchirure ancienne. De quoi donc l'œuvre d'art est-elle veuve?

LE PEINTRE. De l'innocence. Représentez-vous Adam au paradis, avant la faute. L'imaginez-vous peignant l'Eden sur le motif ?

LE POETE. L'évocation fait sourire, c'est certain. Mais pourquoi? L'art serait-il donc inséparable du péché?
En serait-il l'effet?

LE PEINTRE. Essayez de tracer un cercle à main levée.

LE POETE. L'entreprise est difficile. Mais on rapporte que Giotto y parvint.

LE PEINTRE. L'exploit lui valut même d'être reconnu comme le plus grand artiste de son temps. Maintenant, jetez un caillou dans l'eau calme. Spontanément, nécessairement, innocemment, il y dessine des cercles parfaits. Le tiendrez-vous pour génial, ce caillou?

LE POETE. ...?!

LE PEINTRE. Si l'on est de race humaine, il faut être le plus grand artiste de son temps pour produire la beauté que suscite spontanément la nature. Ici la beauté est l'effet d'une loi ; elle est là celui d'une exception, d'un exploit. Toute fleur émerveille, tout paysage est beau. C'est la laideur dont la nature n'est capable. Car la beauté n'est peut-être rien d'autre que la splendeur de la nécessité. Libre, tragiquement libre, comment l'homme l'atteindrait-il naturellement? Rien n'est moins naturel à l'homme que le beau, le vrai et le bien. Rien ne lui est moins naturel que l'œuvre d'art, cet effort si contraire à sa pente, et rien ne témoigne plus évidemment et de la perte de son innocence et de la nostalgie qu'il en a.

LE POETE. Ne dit-on point cependant de tel artiste qu'il peint "comme l'oiseau chante" ?

LE PEINTRE. C'est tout ignorer de l'art. Il n'y a pas plus de rapport entre le chant du poète et celui de l'oiseau qu'entre le vol de l'avion et celui de l'oiseau. L'erreur de considérer l'art comme une imitation de la nature est très exactement celle que commit l'ingénieur Léonard de Vinci imaginant qu'il lui suffisait pour voler d'imiter les ailes du milan.

LE POETE. L'oiseau vole grâce à...; l'homme, en dépit de...

LE PEINTRE. Et Velasquez peint la joue de l'Infante malgré la terre de Sienne, en dépit surtout de sa liberté. L'artiste ne peint pas comme l'oiseau vole, il peint comme le Christ tombe.

LE POETE. Ainsi l'art est-il le meurtrissant souvenir de l'innocence. Il est ce qui nous reste quand nous avons tout perdu. Il n'est pas notre trésor, mais il en est l'empreinte. Comme ces moulages naturels, ces fossiles, témoignant de l'existence passée de coquillages disparus.

LE PEINTRE. Oui, l'art est le fossile de l'innocence. Et les musées sont moins les lieux "ou s'expose l'honneur d'être homme" que ceux où s'exprime la souffrance de ne l'être plus parfaitement. Il est vrai que nous en sommes réduits à la nécessité de les confondre, de faire des sanglots de notre douleur les signes de notre honneur.

L'art ne serait pas, n'eut été la faute originelle. Mais de ce signe, le plus éclatant, peut-être, de tous, de notre échec, nous avons fait notre unique réussite présentable.

VOIX LOINTAINE D'UN AUTRE POETE.

"Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage

Que nous puissions donner de notre dignité

Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge."

Galerie GOROSANE

52, Fg. Saint-Honoré, 75008 Paris

Tél. 265.36.00